

Ryszard Engelking

Notes sur Le Spleen de Paris, III

Cahiers ERTA nr 7, 147-155

2015

Artykuł został opracowany do udostępnienia w internecie przez Muzeum Historii Polski w ramach prac podejmowanych na rzecz zapewnienia otwartego, powszechnego i trwałego dostępu do polskiego dorobku naukowego i kulturalnego. Artykuł jest umieszczony w kolekcji cyfrowej bazhum.muzhp.pl, gromadzącej zawartość polskich czasopism humanistycznych i społecznych.

Tekst jest udostępniony do wykorzystania w ramach dozwolonego użytku.

Ryszard Engelking

Chercheur indépendant

Notes sur *Le Spleen de Paris*, III

LA FEMME SAUVAGE ET LA PETITE-MAÎTRESSE (XI)

LE narrateur du poème, adressant ses remontrances à une insupportable petite-maîtresse, lui reproche de feindre les souffrances et soupirer plus fort que « les glaneuses sexagénaires, et que les vieilles mendiante qui ramassent des croûtes de pain à la porte des cabarets ». Même en supposant que la dame connaisse le mot « glaneuse », cette irruption d'une image champêtre dans le décor parisien surprend un peu. Or, cette image pourrait bien être parisienne. La seconde lithographie de la série « Les Bohémiens de Paris », publiée le 30 novembre 1841 par *Le Charivari*, porte le titre *La Glaneuse*. Daumier représente une petite vieille, triste et pauvrement vêtue, dans un jardin public – tôt le matin, parce qu'il n'y a personne, les chaises sont encore empilées et les ombres longues¹. La légende exprime le désappointement de la glaneuse : « Comment, pas une épingle... pas un mouchoir !... il n'y a plus moyen de faire son métier... c'est des femmes de banquier; ça ne laisse rien traîner !... ». Le ramassage des objets perdus était donc son métier ; un petit métier, inconnu des dictionnaires et oublié par Privat d'Anglemont, mais non par Restif de la Bretonne qui dans *Les Nuits de Paris* rend compte de sa rencontre avec *Le Trouveur*, qui « furète partout [...] entre le premier aux Tuileries, au Palais Royal, au Luxembourg »².

¹ Cf. <http://www.daumier-register.org/werkview.php?key=823>.

² L. S. Mercier, N. E. Restif de la Bretonne, *Paris le jour, Paris la nuit*, Paris,

ASSOMMONS LES PAUVRES ! (XLIX)

Dans la seconde série de ces notes³ j'ai reproduit deux passages de Nadar prouvant que le fameux « magnétiseur [dont l'œil] faisait mûrir les raisins » cité dans *Assommons les pauvres !* a bel et bien existé. C'était un Prussien du nom de Rayomir ou Royaumir prôné par Victor Meunier (ou un de ses confrères) pour sa révolutionnaire et fructueuse méthode. Malheureusement je n'ai pas pu retrouver cet éloge perdu dans un des journaux de l'époque.

Un heureux hasard m'a fait découvrir un article du *Charivari*⁴ qui traite du même personnage, mais sur un ton différent. Cet article mérite d'être exhumé et signalé à l'attention des baudelairiens :

LE MÛRISSEUR DE RAISINS

Les journaux d'Allemagne ne veulent pas être dépassés en fait de nouvelles extraordinaires par les gazettes d'Espagne ; – l'homme qui mûrit les raisins ne le cède en rien à l'homme qui vole dans les airs.

Si nous en croyons les différentes feuilles qui s'impriment sur les bords du Rhin, le prince de Metternich vient d'attacher à son vignoble du Johannisberg un individu qui est doué d'une merveilleuse faculté, il fait mûrir les raisins à sa volonté.

Ce vigneron phénoménal, pour arriver à ce résultat, ne se sert
Ni de fumier,
Ni de cloche de verre,
Ni de préparation chimique quelconque.

Il n'emploie que « la force du regard », il fascine les grappes ; ses yeux, disent les journalistes des bords du Rhin, lancent comme des éclairs !

Du reste, les papiers publics n'entrent dans aucun autre détail sur la manière de procéder de ce cultivateur : – Nous ignorons s'il mûrit les raisins en masse ou s'il procède cep par cep, – ou bien encore s'il est obligé de les magnétiser grappe par grappe, ce qui

Robert Laffont, 1990, p. 872.

³ R. Engelking, « Notes sur *Le Spleen de Paris*, II », [dans :] *L'Année Baudelaire*, 2002, n° 6, p. 155-163. Voir aussi R. Engelking, « Notes sur *Le Spleen de Paris* », [dans :] *Bulletin Baudelairien*, 1988, n° 23, p. 70-87.

⁴ *Le Charivari*, vendredi 15 août 1851 ; fac-similé, [dans :] A. Rossel, *Un journal révolutionnaire* Le Charivari, Éditions de la Courtille, 1971.

alors doit singulièrement accroître les frais de culture du prince de Metternich.

Chose singulière, – il paraît que l'influence de cet homme ne peut s'exercer que sur les raisins. – Il a beau darder ses regards les plus fulgurants sur les autres fruits, il n'est encore arrivé à aucun résultat satisfaisant.

C'est sans le moindre succès qu'il a essayé de mûrir de la même manière :

Des cerises,
Des prunes,
Des abricots
Et des melons.

C'est pareillement en vain qu'il a entrepris de fasciner du regard pendant huit jours entiers un cornichon. Il est impossible de le faire arriver à l'état de concombre avant le terme assigné par la nature.

La stupéfaction du prince de Metternich n'a fait qu'en augmenter, – car il est inconcevable que la puissance de cet homme ne s'exerce que sur une espèce de fruit.

Les savants les plus académiciens de Coblenz et de Francfort ont étudié ce fait, mais il leur a été impossible de trouver des raisons plausibles pour expliquer la puissance du regard de cet Allemand qui, chose singulière, ne louche même pas !

Ces savants ont essayé de regarder fixement une grappe pendant plusieurs heures consécutives et ont fini par loucher, – sans que, du reste, la maturité du raisin en fût autrement hâtée.

Le prince de Metternich fonde les plus brillantes espérances sur l'engagement de ce nouveau vigneron ; il défie maintenant les caprices des saisons. – La récolte du coteau de Johannisberg sera toujours merveilleuse, on récoltera chaque année du vin qui vaudra celui de la fameuse comète de 1811 qui était venue pareillement darder ses regards d'une façon si prodigieuse sur tous les vignobles de l'Europe.

La véracité de la nouvelle donnée par les journaux des bords du Rhin ne saurait être mise en doute ; l'un des rédacteurs du *Rhein-Zeitung* certifie avoir vu, de ses propres yeux vu, une grappe de raisin qui a été mûrie par le procédé en question, – c'est bien mieux encore si on lui avait montré seulement le vigneron.

Tous les abonnés de six mois ont le droit de venir contempler cette grappe dans les bureaux du *Rhein-Zeitung*.

Quant aux abonnés d'un an on leur montre, en outre, le portrait du prince de Metternich.

Louis Huart

CANEVAS DE LA DÉDICACE

Le canevas de la dédicace à Arsène Houssaye⁵ après un paragraphe sur la prétendue influence d'Aloysius Bertrand contient une phrase énigmatique : « Note sur le mot célèbre ». Si je ne me trompe pas, la seule tentative d'explication a été faite par Jacques Crépet⁶. Il s'agirait, d'après lui, d'une comparaison du roman-feuilleton aux tronçons de serpent due à Henri de Latouche. Cette explication ne s'imposait pas et ne fut reprise ni par Robert Kopp dans son édition critique du *Spleen* publiée chez Corti en 1969, ni par Claude Pichois dans la Pléiade. Les deux scoliastes ont préféré de garder un prudent silence.

On peut pourtant hasarder une autre hypothèse. Tout devient clair si on lit : « Note sur le mot célèbre ». En effet, quoique le mot célèbre soit absent du texte définitif de la dédicace, on y trouve son synonyme : fameux. Directement après la mention d'Aloysius Bertrand et dans une note, une parenthèse explicative : « (un livre connu de vous, de moi et de quelques-uns de nos amis n'a-t-il pas tous les droits à être appelé fameux ?) ». Le passage du célèbre au fameux au cours de la rédaction définitive est tout à fait probable, c'est une amélioration, conforme au ton ironique de la dédicace.

Il reste à donner une justification de notre lecture hypothétique. En feuilletant l'édition de la Pléiade nous avons trouvé une dizaine de cas où Baudelaire, dans une situation pareille, ne souligne d'aucune façon un substantif ; il écrit : « le mot hachisch » (OC I, 408), « le mot amour » (OC I, 547), « du mot atrabilaire » (OC I, 781), « du mot bonhomie » (OC II, 107). Pour l'adjectif nous n'avons trouvé qu'une seule occurrence : « le mot moderne s'applique

⁵ C. Baudelaire, *Œuvres complètes*, C. Pichois (éd. critique), Paris, Gallimard, 1975-1976, t. 1, p. 365-366. Les citations suivantes provenant de l'œuvre citée seront marquées à l'aide de l'abréviation OC, le volume et la pagination après le signe abrégatif.

⁶ J. Crépet, *Journaux intimes*, Paris, Corti, 1949, p. 424.

à la manière et non au temps » (*OC II*, 545). Est-ce assez convaincant ?

UNE SAUTE DE VENT ET LE CAPITAINE ADAM

On reconnaît le titre d'un poème en prose ou bien d'une nouvelle « à faire » apparaissant sur deux listes de projets : « SPLEEN DE PARIS » et « NOUVELLES » (*OC I*, 369 et 589). Jacques Crépet et Claude Pichois⁷, suivis par Robert Kopp⁸, croient que Baudelaire aurait utilisé ici les souvenirs de son voyage de long cours, où il a vécu, à l'aller comme au retour, une « aventure » (*OC I*, 784). Il est probable que Baudelaire avait l'intention de dépeindre une autre aventure, en grande partie imaginaire, et que nous connaissons mieux que les deux autres. C'est l'histoire que Baudelaire a racontée au journaliste Adrien Marx en automne 1865, à Bruxelles. Marx l'a répétée dans son article « Une figure étrange » publié dans *L'Événement* du 14 juin 1866⁹. En raccourci :

Le « frère du fameux Mieroslowski », qui sillonnait les mers asiatiques, prit un jour à bord Baudelaire, un matelot nègre et une panthère noire qui ne le quittait jamais. Subitement « un grain » cassa la voile et balaya les caisses de provision et la boussole. Après trois jours, les éléments s'apaisèrent ; les malheureux voyageurs mouraient tous de faim. La panthère monta sur le pont et regarda tour à tour le poète et le nègre. Puis elle bondit sur le matelot, l'abattit d'un coup de patte et le mis en morceaux. – Et Baudelaire concluait : « Croiriez-vous que je me suis pris d'une folle affection pour cette pauvre bête et que je lui ai servi moi-même son souper le soir de cette aventure ? Je lui fis des

⁷ C. Baudelaire, *Juvenilia, œuvres posthumes, reliquiæ*, Paris, Conard, 1939-1952, t. 3, p. 260.

⁸ *Idem*, *Petits Poèmes en Prose*, Paris, José Corti, 1969, p. 399.

⁹ A. Marx, « Une figure étrange », [dans :] *L'Événement*, 14 juin 1866, article repris dans les *Indiscrétions parisiennes*, Paris, Faure, 1866, p. 212-219. W. T. Bandy et Claude Pichois en citent l'essentiel dans *Baudelaire devant ses contemporains*, Monaco, Édition du Rocher, 1957, p. 271-272.

parts petites comme vous pensez, car Mieroslawski et moi nous avons intérêt à ce que le nègre durât longtemps... ».

En commentant l'article du journaliste, Steve Murphy écrit : « il s'agissait dans l'esprit du chroniqueur d'un récit humoristique [...], Marx se rendant volontairement complice de certains récits canularsques de Baudelaire »¹⁰. Il semble probable que le poète plutôt que monter un canular, voulait vérifier sur son auditeur l'effet d'un poème en prose qu'il portait dans la tête. Le récit a un indéniable fini littéraire et une pointe bien baudelairienne qui, une fois trouvée, devait servir. Ajoutons que dans le récit apparaît le mot *grain*, presque synonyme d'une saute de vent.

Mais revenons au fameux Mieroslawski et à son frère. C'étaient deux fils d'un Polonais, Kasper Adam Mierosławski, lieutenant colonel de l'Empire, et d'une Française, Camille Notté de Vaupleux : Ludwik (1814-1878) né en France et Adam (1815-1851) né en Pologne, où la famille s'était installée pour quinze ans. Les deux garçons prirent part à l'insurrection polonaise de 1830 et partirent pour la France après la défaite. L'aîné est mieux connu ; Adrien Marx, dont il était le professeur d'histoire à l'institution Barbet, le caractérise ainsi : « Le général Mieroslawski [...] était l'homme le plus brave et le plus loyal que la terre ait porté. [...] Nul n'a eu une vie plus accidentée : il a été dictateur, banni, puis généralissime, puis condamné à mort ! [...] [L]a biographie de Mieroslawski tient en deux lignes. C'était un modeste et honnête républicain »¹¹. Le cadet était marin ; selon Marx c'était un « étrange capitaine, un de ces hommes hardis et entreprenants auprès desquels on peut envisager impunément le danger et la mort »¹². En avril

¹⁰ S. Murphy, *Logiques du dernier Baudelaire. Lectures du Spleen* de Paris, Champion, 2003, p. 489.

¹¹ A. Marx, *Silhouettes de mon temps*, Paris, Librairie de la Société de Gens de Lettres, 1889, p. 73.

¹² Idem, *Indiscrétions parisiennes*, op. cit., p. 214, phrase non reprise dans

1840 il obtint à Nantes le brevet de capacité pour le grade de capitaine au long cours. Puis il s'établit à Saint-Denis-de-la-Réunion, où vers 1843 il épousa Rosalie Cayeux, fille d'un riche colon. Il naviguait sur l'Océan Indien en faisant du trafic d'armes et de perles, et en pêchant les phoques et les baleines. Il était connu comme un navigateur intrépide, n'ayant peur ni des forces de la nature ni des corsaires. Dans les parages on l'appelait « capitaine Adam », ce qui était plus facile¹³.

Baudelaire, durant son séjour forcé à Saint-Denis, du 19 septembre au 4 novembre 1841, séjour dont on ne sait absolument rien, devait s'ennuyer, et il était sans doute enchanté d'y rencontrer le capitaine Adam, à peine plus âgé que lui. Il le cite dans sa Note biographique (OC I, 784) – fait établi depuis 1990 par Claude Pichois qui a publié la note d'après l'autographe retrouvé, en ajoutant ce commentaire : « Nous ignorons tout du capitaine Adam ». Il semble que le capitaine n'avait pas été identifié jusqu'à ce jour.

ENCORE BAUDELAIRE ET ROUSSEAU

Parmi les leitmotifs du *Spleen de Paris* le goût et le besoin de l'ailleurs est sans doute un des plus suggestifs. On se rappelle et on se répète :

Je ne suis jamais bien nulle part, et je crois toujours que je serais mieux ailleurs que là où je suis. (*Les vocations*)

Tu aimeras ce que j'aime et ce qui m'aime : l'eau, les nuages, le silence et la nuit ; la mer immense et verte ; l'eau informe et multiforme ; le lieu où tu ne seras pas. (*Les bienfaits de la lune*)

Il me semble que je serais toujours bien là où je ne suis pas. (*Any where out of the world*)

Baudelaire devant ses contemporains.

¹³ J. Pertek, « Adam Piotr Mierosławski », [dans :] *Polski Słownik Biograficzny*, Wrocław, Ossolineum, 1977, t. 20, p. 810.

Il semble que dans ce contexte on n'a pas encore cité la phrase de *La Nouvelle Héloïse* : « Le goût des points-de-vue et des lointains vient du penchant qu'ont la plupart des hommes à ne se plaire qu'où ils ne sont pas »¹⁴.

VIRGINIE ET LE VITRIER

Il ne s'agira pas ici du mauvais vitrier ; dans cette dernière note nous quittons le *Spleen* pour *l'Essence du rire*, où on trouve aussi une petite énigme. Baudelaire, pour nous prouver que « le comique est un élément damnable et d'origine diabolique », suppose la Virginie de Bernardin de Saint-Pierre arrivée à Paris. Un jour elle « rencontre par hasard, innocemment, au Palais-Royal, aux carreaux d'un vitrier, sur une table, dans un lieu public, une caricature » (OC II, 529). On comprend bien qu'elle pourrait rencontrer une caricature chez un libraire du Palais-Royal, sur une table au cours d'une visite, ou dans un lieu public. Mais pourquoi aux carreaux d'un vitrier ? La réponse se trouve dans une physiologie oubliée du vitrier-peintre : « Sa boutique, qualifiée de *petite boîte* par les entrepreneurs et leurs satellites, est décorée de lithographies, gravures à *l'aqua tinta*, caricatures, images coloriées »¹⁵. Nous y sommes : ces images ont attiré les yeux de Virginie lors d'une promenade.

ABSTRACT : Notes on *Paris Spleen*

New series of remarks by the *Paris Spleen* translator in Polish.

KEYWORDS : Charles Baudelaire, *Spleen de Paris*, capitaine Adam

¹⁴ J.-J. Rousseau, *Œuvres complètes*, Paris, Bibliothèque de la Pléiade, 1963, t. 2, p. 483.

¹⁵ É. de la Bédollière, *Les Industriels, métiers et professions en France*, Paris, Librairie de Mme Vve Louis Janet, 1842, p. 94-95.

Ryszard Engelking est chercheur indépendant (Pologne), traducteur de Rétif de la Bretonne, Baudelaire (*Paradis artificiels*, *Spleen de Paris*), Flaubert (*Madame Bovary*), Nerval, Villiers de l'Isle Adam et Huysmans ; auteur d'essais consacrés à ces écrivains.